

Obsession

Lily Noth



Extrait : Obsession

PROLOGUE

Mes doigts effleurent son corps figé sur papier glacé. Sa chevelure châtain volette autour de ses magnifiques traits juvéniles. Son sourire communicatif m'arrache un rictus satisfait. Des photos, j'en ai des centaines, voire des milliers. Cette collection évolutive me permet de vivre à ses côtés, sans y être. De partager chaque instant, d'imaginer le moindre souffle expiré, celui qui finira par m'effleurer. Celui qui chatouillera mon cou quand je la serrerai dans mes bras, contrainte et forcée ou volontaire. Je la rendrai docile, consentante. Une frontière ainsi que des centaines de kilomètres nous séparent aujourd'hui, s'y ajoute l'absence de certitude quant à mon existence. Elle ne sait pas qui je suis. Trop jeune. Patience.

La sonnerie de mon téléphone portable retentit, je la reconnais tout de suite, elle m'indique la provenance de l'appel. La France.

— Allô ?

— C'est moi. On a un problème, répond l'anonyme au bout du fil.

Le monologue interminable qui suit me déplaît. Ils ont abîmé mon jouet, ont osé toucher ce qui m'appartient bien qu'elle l'ignore encore. Sous l'impulsion de mon poignet, le verre se fracasse contre le mur en face de moi, ma colère intempérante ruisselle, laisse de nouvelles traînées brunâtres qu'il me faudra effacer. J'ai pourtant tout mis en œuvre pour la protéger. Une jeune fille comme elle n'aurait jamais dû grandir dans cet endroit où la violence règne. Mon meilleur homme de main veille à son bien-être, la surveille, endosse ce rôle d'ange gardien, lui qui est loin d'en être un. En retour, je rends invisibles ses méfaits, ceux qui m'insupportent, mais sur lesquels je ferme les yeux. Dans son intérêt à elle. Malgré mon interdiction de la toucher, je doutais de lui, il aime bien trop les enfants. Il la protège envers et contre tous. Excepté aujourd'hui. Elle lui a filé entre les doigts, trop occupé à attendrir une autre jeune fille. Je ne peux lui en vouloir, il l'a sortie des griffes de ces jeunes en mal d'adrénaline afin de se racheter une conscience... ou d'éviter la mort. Ces derniers vont devoir payer leur loyauté contre leur vie sauve. Les bonbons ou la mort. Sauf que la fête d'Halloween est passée

depuis des mois. C'est ainsi que les affaires fonctionnent dans mon monde, le recrutement est drastique, l'achèvement facile.

J'inspire profondément, mon interlocuteur toujours en ligne. Le calme retrouvé, mon ordre claque dans le silence imposé par ma présence.

— Tue-le !

Mon poing s'écrase sur le bureau en bois, la vive douleur serpente le long de mes veines saillantes, attaque mes muscles contractés, file le long des fibres ligamentaires. J'ouvre la main, secoue mes phalanges, les resserre, répète le même mouvement plusieurs fois jusqu'à ce que la tension s'évapore.

Mon plan était simple : l'enlever, la briser, la tuer. Un inconscient m'a doublé, il l'a souillée. Mon regard se porte de nouveau sur son image, celle que je préfère d'elle. Une des rares où la tristesse ne filtre pas au travers de l'objectif. C'est moi qui l'ai photographiée à son insu lors de ma dernière visite en France.

PARTIE I

« Vivre sans espoir, c'est cesser de vivre »

Fiodor Dostoïevski

CHAPITRE 1

Kacie

Avachie sur le bureau, ma tête repose au creux de mon coude tandis que mes doigts enroulés autour du stylo repassent sur l'encre incrustée dans les stries du bois vieilli. À l'approche de la fin des cours, certains sont déjà prêts à partir tandis que le professeur termine la lecture d'un texte. La sonnerie stridente vibre dans mes oreilles, rapidement étouffée par le brouhaha de la classe. En quelques secondes, le silence revient, je range mes affaires avant de quitter l'établissement. Personne ne m'attend à cette heure-ci, car je dois me rendre à mon cours de danse, à deux pas d'ici.

Sur place, ce n'est pas ma prof qui se tient devant les immenses miroirs, sur ce parquet en hêtre abîmé. Mauvaise nouvelle ! En temps normal, elle me raccompagne chez moi, par conséquent elle me prévient quand elle s'absente, que je puisse m'organiser, qu'*elle* puisse se libérer. Pas ce soir. L'angoisse naît au sein de mon estomac, se répand peu à peu, perfore les barrières organiques qui tentent de la contenir, les

unes après les autres. Mon cœur se serre, ma respiration s'accélère... boom, une glissade imprévue a projeté les genoux d'une danseuse à terre. Un sursaut, mon esprit reprend le dessus, je réalise que certaines filles s'étirent déjà à l'aide de la barre de danse. Vêtue d'un legging et d'un débardeur enfilés à la hâte dans les vestiaires, je me joins à la troupe. Même si nous apprenons le modern jazz, nous avons une formation en classique sommaire, travailler les positions nous permet de gagner en souplesse, en tonicité et en équilibre. Je file vers mon sac, saisis mon téléphone portable, tente encore d'appeler ma mère pour qu'elle vienne me chercher. Sans succès. La boule nerveuse reprend position au fond de ma gorge.

Le cours se termine, je remets les vêtements de la journée. Il est impensable de garder du tissu si près du corps, d'autant plus qu'un mauvais pressentiment s'acharne à me prévenir qu'elle ne sera pas là. Elle ne l'est jamais. Aucun appel en absence. La sonnerie me nargue, le répondeur se déclenche. Encore. Trente minutes plus tard, je suis assise devant les locaux contre le mur fissuré et défraîchi, attendant qu'une solution se profile enfin à l'horizon. Les cours de step ont commencé, dans les vestiaires flotte une odeur de transpiration mêlée à celle de parfums bon marché. La chaleur suffocante, ainsi que l'humidité ambiante,

liée à la présence des douches, ne m'ont pas incitée à y rester. Répondeur, répondeur, répondeur ! Merde !

Dans le bus que je me suis décidée à prendre, je ressasse. Combien de temps aurais-je attendu si j'étais restée là-bas ? Quand aurait-elle fini par se rendre compte de mon absence ? Après avoir fini avec son client ? En attendant le prochain ? L'arrêt auquel je descends se situe de l'autre côté de la cité, je dois la traverser pour rejoindre notre appartement. Un œil sur mon écran, une dernière tentative, le néant.

Éviter le centre et se faire toute petite est la base. Des groupes de jeunes en quête d'un nouveau souffre-douleur squattent les bancs pendant des heures. Les mecs roulent des mécaniques, interpellent le moindre petit cul qui passe, s'ils peuvent en profiter au passage, ils ne se gênent pas. La tombée de la nuit ne m'aide pas. Entre toutes les solutions qui s'offrent à moi, j'opte pour la deuxième, celle de contourner l'ensemble des bâtiments par l'extérieur. Le danger est partout, j'avance avec prudence, me retourne à de nombreuses reprises pour être sûre de ne pas être suivie, scrute les angles sombres. Non, je ne suis pas parano, seulement, je me fais régulièrement embêter en bas de chez moi. Traverser seule cet endroit... j'ai la peur au

ventre, le pas rapide, le souffle court, les yeux rivés sur le bitume.

Je n'ai pas eu le choix, mais je n'aurais pas dû. Ma mère aurait fini par se rendre compte de mon absence, m'aurait appelée, serait venue me chercher, non ? Je tente encore de m'en convaincre, de lui chercher des excuses, de croire qu'elle se préoccupe de moi. J'aperçois le coin du mur où je dois tourner, le dernier avant d'apercevoir ma destination finale. La porte du dernier bloc s'ouvre à une cinquantaine de mètres devant moi. Ils sont quatre, des sourires grivois ornent leur visage, leur attitude ne laisse aucun doute sur leur intention. L'intuition qui s'est manifestée un peu plus tôt se matérialise, je comprends immédiatement ce qui va suivre. Tétanisée par cette prise de conscience, mon corps se fige, incapable de se mouvoir. Comment leur échapper de toute façon ? Voilà comment je me retrouve au fond de cette cave, dans un de ces immeubles délabrés, fissurés et tagués où j'habite.

Dix ans que nous survivons ici avec ma mère, le défilé des potentiels beaux-pères a cessé depuis longtemps. La pauvreté nous a fauchées quand ma génitrice a perdu son boulot de caissière pour faute grave, elle s'est fait choper dans la salle de pause en mauvaise posture avec le vigile. Depuis, elle se

complaît dans les aides de l'État qui lui permettent tout juste de m'éduquer, fait semblant de guetter un appel pour du travail qu'elle ne cherche pas vraiment. Ses activités non déclarées lui offrent un complément salarial qu'elle dilapide dans des fringues hors de prix, accessoirement dans les miennes, achetées au rabais. Puis, de quoi noyer son chagrin et embrumer son cerveau. Plus facile ainsi de se voiler la face que d'assumer son rôle.

Mon objectif est de sortir de cette misère. Par chance, j'excelle dans mes études, merci au niveau scolaire bas ainsi qu'aux heures passées cachée au CDI pour m'instruire davantage. J'évite les récréations comme la peste, me terre dans mon trou. La violence est partout. Je ne compte plus les livres déchirés, les cheveux coupés, les coups donnés pour s'amuser, la jalousie. Je suis une des rares filles blanches dans le quartier, par extension dans le collège aussi. Blanche-Neige ou l'intello sont des surnoms auxquels je me suis habituée. Je n'y peux rien, je me fais vite remarquer pour ma beauté et ma pâleur. Pourtant, je me trouve laide, j'aimerais l'être encore plus, j'aspire à ce qu'on me fiche la paix. Mon visage ne connaît pas le maquillage, mes cheveux ne sont jamais mis en forme, mon corps est caché sous des vêtements larges. Malgré ce look dissuasif, je suis surprise qu'il ne me soit jamais rien

arrivé. Je reste une proie et la chasse est ouverte en permanence.

Dans ce contexte de terreur, j'ai vite appris à supporter les remarques, ignorer les sifflets, et surtout à marcher vite, très vite ! La seule attention que ma mère m'accorde est de venir me chercher à l'arrêt de bus, me déposer aux activités ou chez mes amies. Ce qui m'évite d'habitude de me retrouver dans des situations compromettantes. L'imprévu n'existe pas, car lorsqu'il survient, Madame est occupée ailleurs.



— Avance, salope !

Mes doigts crochètent tout ce qui se trouve sur leur passage, un ongle reste bloqué sur le rebord en fer rouge de l'entrée pendant qu'un cri aigu sort de mes entrailles. Mes phalanges solidement refermées sur le chambranle de la porte ne résistent pas à la pression exercée par la main qui me tire par les cheveux. Mes genoux glissent sur le sol poussiéreux, mes mains agrippent les avant-bras de celui qui me traîne dans le but de soulager cette tension infernale. Un deuxième garçon

attrape mes pieds pour m'enfermer au plus vite. De toute façon, les voisins ont bien trop peur pour venir me secourir, les portes restent fermées à triple tour... et les judas à demi-scellés. Je me débats avec hargne, lance mes jambes de toutes mes forces vers l'agresseur qui les maintient. Mon cœur bondit de façon désordonnée dans ma poitrine, mes mains tremblent, les larmes dévalent mes joues rougies par le froid. Je supplie qu'on m'épargne, ils rigolent. L'humidité, mêlée à la fraîcheur du sous-sol, s'insinue sous ma peau, me fait frissonner, me glace de l'intérieur.

Une violente gifle m'envoie valser contre le mur, mes paumes se placent par réflexe devant mon visage. Pas le temps de souffler, harponnée vers l'arrière, je suis plaquée au sol. Cette fois, ma tête n'évite pas l'impact. Ma vue brouillée tente d'imprimer le visage de ces salopards. La faible luminosité émanant d'une ampoule aussi vieille que l'endroit ne me permet pas de distinguer avec précision chacun de leurs traits.

— Tiens-la ! Et toi, arrête de bouger !

L'assaillant à califourchon sur moi, a du mal à me maîtriser, cependant je commence à fatiguer et il en profite. Mes muscles brûlent, deviennent fébriles, mon corps m'abandonne. Des

ricanements se font entendre autour de nous, il se fait chambrer. L'impatience se fait ressentir, chacun veut sa part.

— Je viens t'aider sinon demain on y est encore.

La panique crée un épais brouillard, les voix me parviennent, mais je suis incapable de dire qui parle. En revanche, je crie, réclame qu'on me relâche. Quelqu'un me bloque les chevilles, mes poignets sont écrasés au sol. Je hurle de douleur. Des points scintillants défilent sous mes paupières quand une nouvelle baffe vient me réduire au silence. Le grincement de la porte métallique me parvient, un bruit sourd, puis un clic, plus personne ne pourra entrer. Je suis foutue, quatre hommes se délectent de la terreur d'une gamine de quatorze ans.

De nombreuses filles ici vivent cet enfer, violées par des amis, des parents ou des inconnus. La plupart sont battues pour inciter au silence, menacées de mort si elles osent en parler. Parfois, la malchance les choisit de nouveau. Des rendez-vous leur sont donnés pour « remettre ça » comme ils disent. Beaucoup ont fui, d'autres ont préféré la mort, la plupart se sont habituées.

Mon abdomen se soulève et s'abaisse prestement sous ma respiration erratique. Le souffle me manque, la peur me paralyse. Je ne bouge plus, j'abdique sans cesser pour autant mon observation, mon cavalier a les yeux injectés de sang. La drogue circule facilement dans la cité, assurant une source de revenu confortable à ceux qui détiennent le marché. Il relève mon pull, tente de le faire passer par-dessus ma tête. Je saisis ma chance, remue afin de ralentir sa progression. L'instinct de survie est puissant, il ne cesse jamais de vouloir vous sauver. Ma mâchoire est prise en étau, des ongles s'enfoncent dans mes joues.

— Tu vas arrêter de bouger ! Tu vas prendre cher, t'en as conscience, hein ? T'es la pire pute qu'on ait vue ! Les autres finissent par se laisser faire, tu devrais suivre l'exemple, t'as compris ?

Son haleine fétide, mélange de bouffe et de cigarettes, me donne la gerbe. Cependant, j'acquiesce. La laine rêche de mon vêtement pique la peau sensible de mon visage.

— Tenez-la. On va lui passer l'envie de se rebeller.

De nouveau, la pression sur mes poignets s'accroît, relance la douleur atténuée. Mon tee-shirt est arraché, ma

brassière soulevée. Sa bouche vient se poser sur la mienne, je détourne la tête dans un haut-le-cœur douloureux. D'un geste brutal, il me ramène à lui, force le passage avec sa langue. Écœurant, je suis à deux doigts de partager ma bile. Ses dents mâchouillent la peau fine de mon cou, je ne suis plus à une marque près. Ma ceinture disparaît, la braguette descend, tout comme mon pantalon. Il me soulève à peine, fait glisser le tissu jusqu'à mes chevilles et laisse celui positionné derrière lui finir le travail. Je resserre mes jambes quand il les écarte, secoue mes hanches dans tous les sens. Il appuie si fort que je suis obligée de céder malgré ma musculature, vestige de nombreuses années de discipline dues à la danse, hélas d'aucun secours. Ses doigts s'insèrent en moi, je réalise à ce moment-là que ma culotte a disparu elle aussi. Prisonnière d'un dépravé, j'imprime ses traits dans mon esprit tandis qu'il libère son sexe en érection. Sans attendre, il coulisse en moi, une friction insoutenable à l'entrée de mon vagin m'arrache une grimace. Des larmes s'échappent sous mes paupières fermées, je rentre dans ma bulle, hurle mon désarroi de l'intérieur. Des soubresauts accompagnent ma retenue, mon corps réagit malgré moi. Quatre, ils sont quatre, le moment risque de s'éterniser. Dans quel état vont-ils me laisser ?

Des coups donnés à la porte les font sursauter, il se fige à moitié à l'intérieur de moi. L'un d'eux prend la parole.

— Continue, putain, on veut en profiter nous aussi. C'est fermé, allez, magne !

Il reprend ses va-et-vient, m'arrache ma virginité dans un cri d'horreur tant la douleur est insupportable. Une main sur ma bouche, il accélère afin de passer le relais. Ma vue floutée par l'eau salée, le corps à l'agonie, les bruits s'assourdissent. La tôle verrouillée gronde de nouveau alors que mes chairs saignent de désespoir. Je pleure à chaudes larmes, les élancements dans mon bas-ventre sont violents. Pas de répit, le deuxième homme se prépare.

— Jessie ! Ouvre, putain !

Arrêt sur image, ils se scrutent tous, leurs visages changent, pâlisent. J'ai reconnu la voix de celui qui se trouve de l'autre côté. Eux aussi. Je n'oublierai jamais le prénom de celui qui se redresse, le sexe recouvert de mon fluide vital. Il range son attirail et s'adresse à moi, l'index menaçant dans ma direction.

— Tu dis rien, OK ? T'étais consentante, c'est clair ?

Il est sérieux ? Seule ma haine lui répond. Il saisit mon cou et serre.

— Tu veux faire ta maline ? La prochaine fois, on te loupera pas !

Parce qu'il appelle ça avoir échoué ? Bordel, je ne suis plus une petite fille, c'est une tout autre danse que j'ai menée ce soir. La vie ne m'avait déjà pas épargnée, il a fallu que le destin s'en mêle, en rajoute une couche, me rappelle à quel point je suis insignifiante. Il me jette mes vêtements, m'ordonne de me rhabiller.

— Jessie !

En une fraction de seconde, il se retrouve nez à nez avec mon sauveur. Un de ses acolytes, dans un sursaut d'intelligence, a ouvert la porte. Le nouvel arrivant déboule dans l'espace restreint, balaie la pièce de ses yeux noirs, sa tête oscille entre ces merdes qui se prennent pour des hommes et moi, encore allongée sur le sol, tentant de cacher comme je peux mon corps souillé.

— Qu'est-ce que t'as foutu, putain ? l'agresse-t-il.

— Rien, je te jure, je l'ai à peine touchée.

— Tu te fous de ma gueule, t’as vu dans quel état elle est ?

— Je suis désolé, Shérif, je te jure, elle n’a rien. Regarde.

Je récupère à la hâte les lambeaux de tissu éparpillés, recouvre ma peau du mieux que je peux. Il s’approche, je recule jusqu’au mur, me recroqueville. Je ne veux pas qu’il me touche, je ne supporterai aucune autre main sur mon épiderme rougi, encore moins la sienne. Le dénommé Jessie me soulève de force, je le laisse faire lorsqu’il me rappelle ce que je risque à lui désobéir, au creux de mes oreilles bourdonnantes de honte et d’espoir. Mon calvaire est fini, écourté par mon ami de toujours dans cette pseudo-ville où la brutalité fait loi. Mes jambes flageolantes ont du mal à me porter. De nombreuses mèches emmêlées retombent sur mon visage. Je suis à moitié nue, couverte de particules blanches et grises, de traces rouges et bleutées, du sang coule à l’intérieur de ma cuisse. Qui croirait qu’il ne s’est rien passé ?

— Dégage !

Aucun ne se fait prier quand l’ordre tombe, ils détalent comme des lapins. Shérif patiente le temps que je me rhabille, me prête sa veste pour camoufler mon torse à découvert. Il

porte bien son surnom, celui du justicier qui fait respecter la loi, mène la cité à la baguette.

— Comment tu as su ?

— Ta mère m'a appelé, inquiète de voir que tu n'étais pas rentrée. En plus, tu ne répondais pas au téléphone.

Un rire mauvais franchit mes lèvres, il ne relève pas. Ma mère, inquiète ? C'est la meilleure blague de la journée. C'est moi qui ai essayé en vain de l'avoir, elle n'a pas dû s'en vanter.

— Pour le reste, j'ai mes sources, les ragots vont vite ici. Il faut y aller maintenant.

Notre appartement n'est plus très loin, cinquante mètres pour être exact. Tout s'est joué à cinquante putains de mètres ! Sous les regards scrutateurs des commères du quartier, Shérif me raccompagne jusque sur le palier.

— Ne t'inquiète pas, Kacie, il est mort !

CHAPITRE 2

Kacie

Trois ans plus tard

Je suis en sueur, plaquée au sol. Un énième combat que je n'ai pas remporté, contre un plus gradé que moi. J'ai pas mal progressé en trois ans. Le kung-fu m'a permis dans un premier temps de survivre, puis de revivre. Le souvenir de cette cave m'a poussée vers l'avant chaque fois que je baissais les bras. Mes proches m'ont conseillé de suivre des cours d'autodéfense, j'ai ainsi appris à me battre. À l'exception de ma mère et de mon petit ami, personne ne sait ce qu'il s'est passé, mis à part, Shérif et les trois rescapés. Je n'ai jamais cherché à savoir pourquoi il était le plus respecté dans la cité. Sûrement parce que les éléments perturbateurs disparaissent aussi vite qu'ils ne sont venus, à l'instar de Jessie dont le cadavre a été retrouvé quelques jours après mon agression. Les enflures qui l'accompagnaient ont choisi de trahir leur ami en lui donnant la mort, espérant appartenir à quelque chose de plus grand. Ils

sont devenus à leur tour les larbins de cet homme que personne ne connaît, et qui, pourtant, dirige tout ce petit monde.

Ce jour-là, il m'a ramenée chez moi. Depuis, je suis sous sa protection. Pourquoi ? Je l'ignore. Selon lui, on ne s'attaque pas à des jeunes filles. Quelle ironie, sa réputation le précède. Arrêté plusieurs fois pour des soupçons de pédophilie, il a été relâché faute de preuves : un seul témoignage auquel s'est accrochée la police avant de faire chou blanc. Je sens ses regards sur mon corps, mais il n'a jamais eu aucun geste déplacé. Son langage cru et familier fait partie du personnage.

En réalité, mon sauveur a commencé à veiller sur moi quand je suis entrée au collège. Un jour qu'il se trouvait à la sortie, il est venu à ma rescousse quand des filles me retenaient par le sac pour m'emmerder. Ce fait était courant, elles finissaient par se lasser devant mon absence de réaction, puis je partais. Ma mère m'attendait sur le parking derrière l'établissement, elle n'a donc jamais été témoin de ce harcèlement. Que m'aurait-elle dit ? Que c'est ainsi ici ? Que je dois m'endurcir parce que nous n'avons pas le choix ? Je ne sais pas ce qu'il leur a expliqué, toujours est-il qu'elles ne m'ont plus embêtée. Les garçons non plus. Il organisait des excursions avec d'autres jeunes de la cité, filles ou garçons, peu importe. Des balades

dans la nature principalement, destinées à nous changer les idées, nous sortir de notre carcan quotidien.

Nous sommes partis plusieurs fois dans sa camionnette, accompagnés d'un de ses amis ainsi qu'une autre jeune fille, elle aussi sous son aile. Son aura protectrice s'est faite plus présente au fil des ans. Bizarrement, je me sens bien en sa compagnie, en sécurité, alors qu'au collège, j'entendais qu'il fallait s'en méfier. Il est devenu comme ce père que je n'ai pas eu, envolé à l'âge où les souvenirs s'oublent.

Ma mère m'attend après mon entraînement pour me ramener à la maison. Les événements l'ont secouée, elle a enfin endossé son rôle, du moins, mieux qu'avant. Elle n'a pas trouvé de boulot bien qu'elle cherche activement, ses addictions refont surface de façon cyclique et l'empêchent de trouver une stabilité. Je travaille dans un restaurant routier sur une aire d'autoroute les samedi et dimanche midi, ce qui me permet d'acheter des habits, parfois un peu de nourriture. Je l'aide aussi à payer les factures. À mon grand dam, quitter ce logement social n'est pas d'actualité, les lourdes dettes accumulées entravent toute possibilité de s'en sortir.

Entrer au lycée m'a permis de réintégrer une scolarité plus classique, un niveau d'étude normal, de me faire de nouveaux amis, d'avoir une vie sociale. L'année prochaine, je graviterai de nouveau dans la foule d'inconnus qui abandonneront la fac avant la fin du premier semestre.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

